



Le bandit s'assit par terre. — Page 72., col. 2.

— Comment donc ! mais cela se conçoit à merveille, répondit Gabriel avec un sourire sardonique.

— On m'a conduite dans ma chambre, reprit Diane. Là, cette madame de Leviston, aidée de deux ou trois femmes, a tiré de grands coffres une robe blanche de soie. Puis, malgré ma honte, elles m'ont déshabillée et rhabillée. C'était tout au plus si j'osais marcher dans ces beaux atours. Puis elles m'ont mis des perles aux oreilles, un collier de perles autour du cou ; mes larmes roulaient sur les perles. Mais ces dames ne faisaient que rire de mon embarras sans doute, et peut-être même de mon chagrin. Au bout d'une demi-heure, j'étais prête, et elles avaient beau dire que j'étais charmante ainsi parée, je crois que c'était vrai, Gabriel, mais je pleurais tout de même. J'avais fini par me persuader que j'agissais dans un rêve éblouissant et terrible. Je marchais sans volonté, j'allais et venais machinalement. Cependant les chevaux piaffaient devant la porte, écuyers, pages et varlets attendaient debout. Nous descendîmes. Les regards imposants de toute cette assemblée recommencèrent à percer sur moi. Le seigneur à la voix rude m'offrit de nouveau la main, et me conduisit à une litière toute or et satin, dans laquelle je dus m'asseoir sur des coussins presque aussi beaux que ma robe. Le duc de Castro marchait à cheval à la portière, et c'est ainsi que le cortège monta lentement à la chapelle du château du Vimoutiers. Le prêtre était déjà à l'autel. Je ne sais pas quelles paroles on prononça autour de moi, quelles paroles on me dicta, je sentis, à un moment, dans ce songe étrange, le duc me passer au doigt un anneau. Puis, au bout de vingt minutes ou de vingt ans, je n'en ai pas conscience, un air plus frais me frappa le visage. Nous sortions de la chapelle ; on m'appelait madame la duchesse ; j'étais mariée ! Entends-tu cela, Gabriel ? j'étais mariée.

Gabriel ne répondit que par un farouche éclat de rire.

— Tiens, Gabriel, reprit Diane, j'étais si véritablement hors de moi-même que, pour la première fois seulement, en rentrant à la maison, je songeai, un peu remise, à regarder le mari que tous ces étrangers étaient venus m'imposer. Jusque-là, je l'avais vu, mais je ne l'avais pas regardé, Gabriel. Ah ! mon pauvre Gabriel ! il est bien moins beau que toi ! Sa taille d'abord est médiocre, et dans ses riches habits, il semble bien moins élégant que toi dans ton simple pourpoint brun. Et puis il a l'air aussi impertinent et hautain que tu parais doux et poli. Ajoute à cela des cheveux et une longue barbe d'un blond ardent. Je suis sacrifiée, Gabriel. Après s'être entretenu quelque temps avec celui qui s'était donné pour le représentant du roi, le duc s'est approché de moi, et me prenant la main :

— Madame la duchesse, m'a-t-il dit avec un sourire très-fin, pardonnez-moi la dure obligation où je suis de vous quitter si vite. Mais vous savez, ou vous ne savez pas, que nous sommes au plus fort de la guerre contre l'Espagne, et mes hommes d'armes réclament sur-le-champ ma présence. J'espère avoir la joie de vous revoir dans quelque temps à la cour, où vous irez demeurer près de Sa Majesté, dès cette semaine. Je vous prie d'accepter quelques présents que je me suis permis de laisser ici pour vous. Au revoir, madame. Conservez-vous gaie et charmante, comme on l'est à votre âge, et amusez-vous, jouez de tout votre cœur tandis que je vais me battre.

Ce disant, il m'a baisée familièrement au front, et même sa longue barbe m'a piquée ; ce n'est pas comme la tienne, Gabriel. Et puis, tous ces seigneurs et ces dames m'ont saluée, et ils s'en sont allés peu à peu, Gabriel, me laissant enfin seule avec mon père Enguerrand. Il n'avait pas beaucoup plus compris que moi toute cette aventure. On lui avait donné à lire le parchemin du roi qui m'ordonnait, à ce qu'il paraît, d'épouser le duc de Castro. Le seigneur qui représentait Sa Majesté s'appelle le comte d'Humières. Enguerrand l'a reconnu pour l'avoir vu autrefois

avec monsieur de Vimoutiers. Tout ce qu'Enguerrand savait de plus que moi, c'était encore cette triste nouvelle que cette dame de Leviston qui m'a habillée, et qui habite Caen, me viendrait chercher ces jours-ci pour me conduire à la cour, et que j'eusse à me tenir toujours prête. Voilà ma singulière et douloureuse histoire, Gabriel. Ah ! j'oubliais. En rentrant dans ma chambre, j'ai trouvé une grande boîte, tu ne devinerais jamais quoi ? une superbe poupée avec un trousseau complet de linge, et trois robes : soie blanche, damas rouge et brocart vert, le tout à l'usage de ladite poupée. J'étais outrée, Gabriel, c'étaient donc là les présents de mon mari ! me traiter comme une petite fille ! c'est le rouge d'ailleurs qui va le mieux à la poupée, parce qu'elle a le teint naturellement coloré. Les petits souliers sont aussi charmants, mais le procédé est indigne, car enfin, il me semble que je ne suis plus une enfant.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

LES DRAMES DE LONDRES

DEUXIEME PARTIE.

LES MALHEURS D'UNE JEUNE FILLE

PAR

CH. BERNARD DEROSNE.

SUITE

— Hélas ! je n'ai que bien peu à ajouter : au moment où cet homme terrible vous a accusé, je me sentis frappée par les flèches de la mort, et je suis tombée sans connaissance. Alors, Ri-